

PLANCHE TREIZIÈME.

Vitrail de la salle Capitulaire.

(Fin du XV^e siècle.)

LA salle du Chapitre est située au premier étage d'une construction bâtie au XV^e siècle en relief sur le flanc Nord de la Cathédrale, à la hauteur de la septième travée. On y accède par un escalier intérieur dont la porte s'ouvre entre la Chapelle de Bar et le portail latéral. Cette pièce est éclairée par deux fenêtres dont une seule a des vitres peintes, l'autre montrant seulement quelques traces de bordures colorées, débris possibles d'une ornementation plus importante que le grand incendie de 1559 a pu détruire.

La verrière conservée accuse par son style les dernières années du XV^e siècle. Elle est fort intéressante par ses qualités décoratives, la pureté de son dessin et son coloris puissant. Il est à regretter que, consacrée au saint patron de la Cathédrale, elle ne soit point placée dans le vaisseau même et que, par sa situation dans une salle close, elle puisse échapper à la vue.

Je n'ai découvert aucun document qui en indique l'auteur ni qui permette, à quelques années près, d'en préciser la date.

Ce vitrail a 2 m. 08 de largeur et 3 m. 47 de hauteur. Sa moitié inférieure est divisée, par deux meneaux de 0 m. 07 d'épaisseur, en trois lancettes ogivales trilobées larges de 0 m. 65 et hautes de 2 m. 23. Le réseau du tympan, d'un dessin très pur, aux courbes bien raccordées, est formé de flammes ondoyantes inscrites deux à deux, l'une montante l'autre descendante, dans trois cercles égaux tangents, dont l'un occupe la pointe de la fenêtre et les deux autres s'appuient sur les lancettes inférieures. Ces trois cercles constituent un groupe central, à droite et à gauche duquel des portions de courbes appartenant à des cercles de même rayon encadrent des jours symétriques limités latéralement par le contour de la baie. Cette disposition a fourni au peintre, pour y placer ses figures diverses, dix petits panneaux en haut et trois grands panneaux en bas de la verrière. Les petits écoinçons restant en dehors de ces treize jours principaux sont garnis de verres unis de couleurs variées.

Au jour supérieur paraissent être représentées les trois personnes divines : sur un fond général bleu pâle le Père est debout, vu à mi-corps, bénissant de la main droite et tenant de la gauche un globe cerclé d'or surmonté d'une croix. Il porte le nimbe crucifère; son vêtement est une robe blanche sans ceinture, avec une bordure d'or aux manches. Un manteau rouge est jeté sur l'épaule droite et s'étend en avant, au-dessus de nuées bleues. Le Fils est représenté par une croix d'or dont la partie supérieure est actuellement seule visible, une cassure existant à cette place. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe aux ailes éployées, est à la hauteur de la tête du Père, cachant une partie de son nimbe. Mais il faut remarquer que la croix, en tant que symbole du Christ, devrait être placée à la droite du Père, tandis qu'elle est à sa gauche. Faut-il en conclure qu'elle a été ajoutée sans discernement à la place qu'elle occupe aujourd'hui? Cette partie fracturée du panneau semble avoir été remaniée.

Chacun des autres jours du tympan contient un ange et l'auteur du carton, comme tant d'autres avant lui et depuis, a épargné sa peine en se bornant, toutes les fois qu'il avait à orner deux panneaux symétriques, à retourner le dessin du premier pour remplir le second. C'est ainsi que dans trois jours du centre du tympan le même ange répété deux fois est encore utilisé une troisième par renversement et que trois autres anges ont suffi pour les six panneaux qui restent, chacun d'eux ne différant de celui qui lui fait face que par le retournement de son carton.

Au-dessous du Père Eternel planent trois anges tournés les uns à droite, l'autre à gauche. Leurs cheveux sont d'or ainsi que quelques plumes de leurs ailes. Des deux mains ils soutiennent de longs phylactères aux extrémités enroulées. Ils sont nimbés de blanc et leurs robes serrées à la taille sont toutes blanches, avec des plis bien mouvementés. Le verre du fond est brun rose. A droite et à gauche, vers le haut, sur un fond vert, deux anges sans nimbe balancent des encensoirs d'or. Plus bas, sur fond bleu, deux autres anges regardent vers Dieu en joignant les mains. Leurs cheveux bouclés sont d'or, de même que le dessus de leurs ailes. Leurs robes blanches à très longues jupes flottent au-dessous d'eux. Ils ne sont pas nimbés. Enfin, à la base du tympan, sur un fond jaune diapré en grisaille, deux derniers anges nimbés, avec leurs longs cheveux sur les épaules, vêtus comme les précédents, ont les mains croisées sur la poitrine. Tous attendent l'âme du martyr pour lui faire escorte vers l'Eternel, en célébrant sa gloire et chantant les louanges du Très-Haut.

Le saint diacre Etienne occupe le panneau central au bas de la verrière. Il a un genou en terre. La tête modestement inclinée, il rapproche ses mains dans une attitude de supplication et semble recommander son âme à Dieu : " Seigneur Jésus, recevez mon esprit ", et prier pour ses bourreaux : " Seigneur, ne leur imputez pas ce péché! " (Act., vii. 58, 59.)

Le protomartyr est vêtu d'une aube blanche et d'une dalmatique rouge doublée de blanc, bordée aux manches, à la fente latérale et en bas de galons d'or brodés d'ornements variés. Un autre galon passe sur les épaules. Autour du cou est un amict au chef d'or brodé de grandes feuilles et relevé en façon de collet. Au poignet gauche est passé un manipule en galon d'or frangé et orné de croix noires. Sur la tête est une petite pierre. Le nimbe circulaire est d'or avec des traits rayonnants et une dentelure inscrite dans une zone décorée de perles.

Dans chacun des deux panneaux latéraux est figuré un des témoins accusateurs qui, d'après une disposition de la loi (Deuter., xvii, 5-7), devaient les premiers procéder à la lapidation, et les deux personnages sont vus dans l'accomplissement de leur détestable ministère. Le premier, des deux mains élevées au-dessus de sa tête, porte une pierre qu'il va jeter sur le martyr. Son attitude est bien étudiée. Un rictus satanique entr'ouvre ses lèvres et découvre ses dents qui grincent. La férocité est peinte sur son visage. Il plie les genoux, s'élève sur la pointe des pieds et penche le buste en arrière pour projeter avec plus de violence l'instrument du supplice. Le costume de ce personnage est des plus riches. Il porte une veste à manches très courtes, blanche toute galonnée d'or. Les pans du vêtement sont relevés dans la ceinture et montrent une doublure jaune. Des manches de dessous ajustées et boutonnées au poignet sont de couleur jaune verdâtre. Les jambes sont couvertes de chausses de deux couleurs : une jambe est verte, l'autre bleue, avec des galons transversaux sur lesquels on distingue assez difficilement quelques lettres d'une lecture douteuse. Aux pieds, des bottes jaunes; sur la tête un bonnet rouge. Au devant de la poitrine, deux pièces circulaires jaunes portent des caractères d'écriture bien formés : sur l'une A, sur l'autre B E, dont j'avoue ne pas saisir le sens.

Le second bourreau a sur la tête, comme le premier, un bonnet rouge. Il porte une blouse jaune à manches larges couvrant à moitié d'autres manches plus étroites violettes. Une grande échancrure bordée d'un galon vert découvre le devant de la poitrine revêtu d'une chemise blanche. Des braies blanches enveloppent le haut des jambes nues. Les pieds sont chaussés de bottes dont l'une est jaune, l'autre verdâtre. La pose de ce second bourreau n'est pas moins expressive que celle du premier : ses traits ont, comme chez l'autre, un air de cruauté et de rage. D'une main il relève le bord de son vêtement plein de pierres; il en a saisi une de la main droite et la brandit au-dessus de sa tête.

Trois portiques semblables encadrent les trois figures : des colonnettes prismatiques décorées de moulures, d'arcatures et de pinacles et terminées par un clocheton constituent les jambages entre lesquels s'ouvre une baie en plein cintre dont la voussure est ornée de festons trilobés et évidés. Au-dessus s'élève un arc en accolade hérissé de grands crochets en feuilles frisées. L'amortissement de ce fronton consiste en un épi allongé que des feuillages plaqués enveloppent sans les épanouissements latéraux habituels. En arrière est un entablement dont la frise est découpée en à-jours flamboyants; la corniche est couronnée par une crête à denticules tréflés.

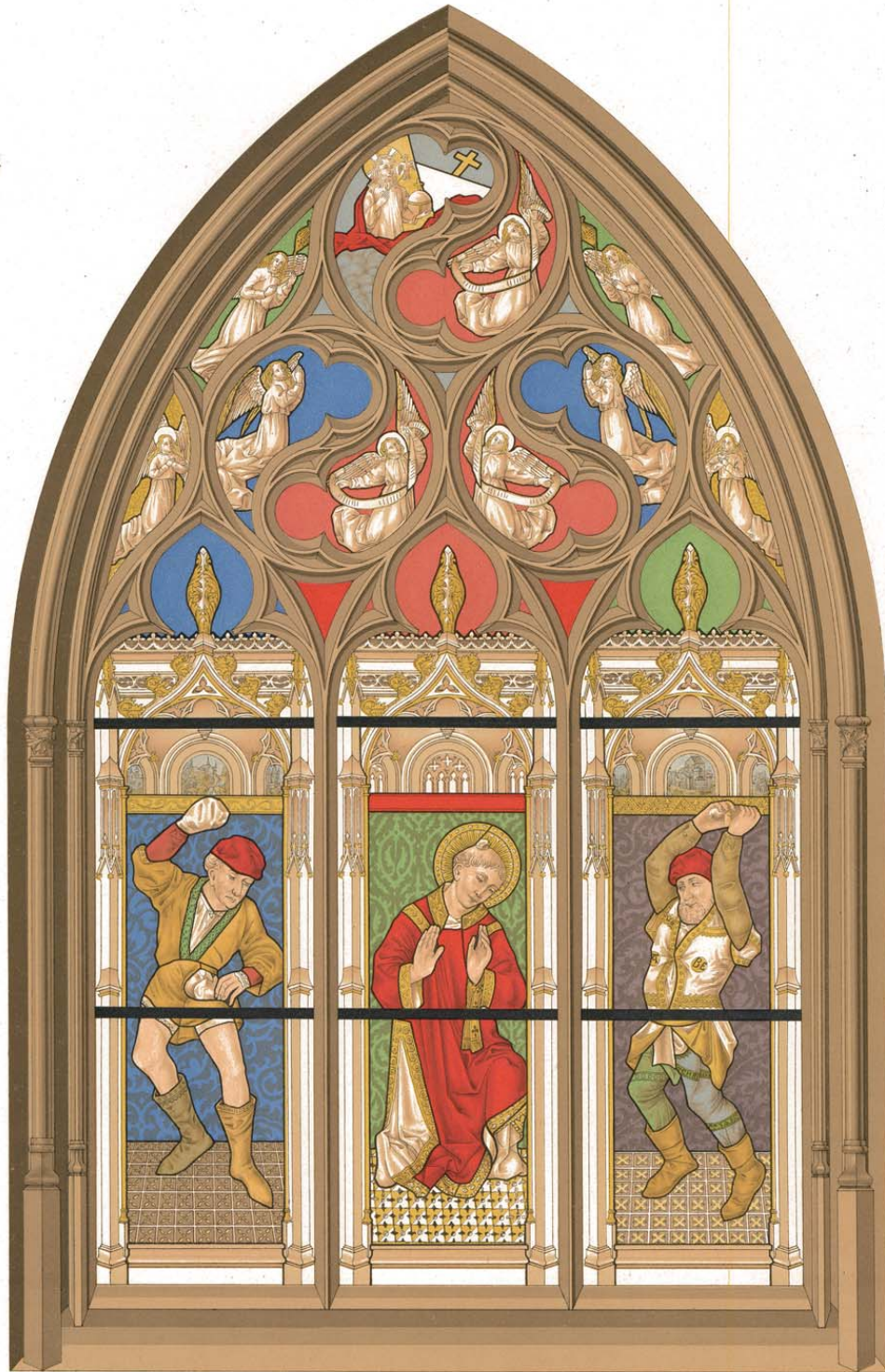
Il n'y a pas de nervures à la voûte des portiques. C'est un oubli du peintre qui a pourtant figuré une clé en pendentif orné de moulures.

Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent au fond des niches. Derrière saint Etienne elles sont garnies de meneaux qui dessinent quatre ogives trilobées surmontées de quatre-feuilles. Derrière les bourreaux elles n'ont pas de meneaux et laissent apercevoir des paysages variés : ici un côteau boisé avec quelques fabriques à-demi cachées dans le feuillage; là un château à tourelles; ailleurs une ville ceinte de remparts.

Des tentures droites, damassées de grandes feuilles enroulées en une ornementation sans beaucoup de caractère, occupent le fond des tableaux. Au panneau de gauche cette tenture est bleue avec une bordure jaune tissée de plumes enroulées. Derrière saint Etienne c'est une tapisserie verte bordée d'une bande rouge unie. A droite la draperie est violette et sa bordure est un galon jaune brodé de zigs-zags perlés et de dentelures.

Le sol sur lequel sont posés les personnages est porté par un soubassement droit à moulures très simples. Il consiste en un pavement de carreaux émaillés en blanc, jaune et noir de dessins plus ou moins compliqués.

Ainsi le réalisme cherché dans les attitudes n'a pas été poursuivi jusque dans la représentation du lieu de la scène. L'artiste, au lieu de figurer la campagne à la porte de Jérusalem, a placé le drame dans un cadre conventionnel d'ornementation architecturale, conforme à des traditions décoratives dont ce vitrail nous présente un des derniers exemples dans la Cathédrale de Bourges. On verra désormais, avec les vitraux du XVI^e siècle, le peintre chercher pour ses personnages un milieu en rapport avec les données de l'histoire et composer ainsi de vrais tableaux. Les encadrements d'architecture, les dais et les portiques qui constituaient déjà, par l'emploi nécessaire du verre incolore, une erreur au point de vue décoratif, mais dont les artistes du XV^e siècle savaient du moins varier si ingénieusement l'ordonnance, vont être abandonnés pour des représentations de plein air, avec des paysages aux horizons fuyants, ou des détails d'intérieur soumis à toutes les difficultés du clair-obscur. Ce sera un pas nouveau vers la décadence, puisque la peinture sur verre est impropre à donner l'illusion de la perspective aérienne et que tout en gagnant sous le rapport du dessin et de la composition, elle perdra de plus en plus, à la poursuite d'un idéal irréalisable, la magie des couleurs et avec elle la séduction des effets d'optique. A Bourges, le XVI^e siècle a cependant produit certaines œuvres où ces défauts soient moins sensibles qu'ailleurs. Mais avant d'entrer dans l'étude de ces grandes compositions produites par un art nouveau, je dois parler de quelques débris du XV^e siècle, fragments demeurés en place de vitraux importants dont la majeure partie n'existe plus, ou épaves de provenance incertaine utilisées pour remplir des vides au milieu de verrières d'une époque plus récente. L'examen de ces débris fera l'objet du chapitre qui suit.



A. des Méloizes del. & pinx.

Reduction au 10^e

Imp. Société S^t Augustin.

VITRAIL DE LA SALLE CAPITULAIRE.
FIN DU XV^e SIECLE.